

**Les numéros de téléphone portable qui tuent.  
Epidémiologie culturelle d'une rumeur transnationale**

Julien Bonhomme

► **To cite this version:**

Julien Bonhomme. Les numéros de téléphone portable qui tuent. Epidémiologie culturelle d'une rumeur transnationale. Tracés : Revue de Sciences Humaines, ENS Éditions, 2011, p.125-150. <halshs-00801915>

**HAL Id: halshs-00801915**

**<https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-00801915>**

Submitted on 18 Mar 2013

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

## **Les numéros de téléphone portable qui tuent Épidémiologie culturelle d'une rumeur transnationale**

**Julien Bonhomme**

En juillet 2004, alors que je suis au Gabon, une étrange rumeur enflamme les esprits : certains numéros de téléphone portable provoqueraient la mort subite de ceux qui répondent à l'appel. Les spéculations vont bon train : s'agit-il d'un canular, d'une forme inédite de sorcellerie ou bien d'un complot visant à déstabiliser le secteur des télécommunications ? Et à qui ces numéros tueurs sont-ils attribués ? Devant l'ampleur que prend l'affaire, le directeur-général de Télécel, l'opérateur qui gère les numéros incriminés, se voit obligé de démentir publiquement la rumeur dans les pages de *L'Union*, le quotidien national, ainsi qu'à la télévision, afin de rassurer les usagers. Cette histoire de numéros tueurs, aussi exotique puisse-t-elle paraître, n'est pourtant pas restée cantonnée au Gabon. La même rumeur a circulé dans une trentaine au moins de pays d'Afrique et d'Asie entre 2004 et 2010 (voir Carte 1), comme le révèle un sondage de la presse ayant permis de rassembler un corpus de plus d'une centaine d'articles en français, en anglais et en arabe (et, de manière complémentaire, en portugais, indonésien, hindi, thaï et khmer). La presse est une source précieuse pour étudier un phénomène aussi volatile et étendu qu'une rumeur ; elle est d'autant plus incontournable qu'elle est elle-même l'un des principaux vecteurs de sa diffusion. Si mon recensement ne prétend pas à l'exhaustivité, il permet cependant de repérer les occurrences les plus marquantes de la rumeur et de mesurer ainsi son extension dans l'espace



Carte 1. Diffusion de la rumeur des numéros tueurs (2004-2010)

et dans le temps. Quand bien même quelques chaînons intermédiaires ont pu m'échapper en ne laissant aucune trace saillante dans la presse sondée, je crois ne pas m'être trompé en retraçant les trajets de la rumeur et en identifiant ses principaux foyers. La diffusion transnationale des numéros tueurs procède par « contagion » selon une logique « épidémique » typique des rumeurs : une transmission intense et rapide, mais sporadique, qui part d'un foyer localisé et procède de proche en proche pour couvrir de très larges distances. Cette dynamique de propagation fait de la rumeur un objet idéal pour mettre à l'épreuve le modèle épidémiologique de la « contagion des idées » (Sperber, 1996). Dans le prolongement d'une stratégie d'analyse déjà appliquée à une autre rumeur (Bonhomme, 2009), il s'agit de comprendre pourquoi et comment une représentation culturelle comme la rumeur des numéros tueurs se répand au sein d'un ensemble de populations : comment elle apparaît et disparaît ; comment elle se transforme et se stabilise. Pourquoi, en somme, cette rumeur est-elle est si bonne à penser et à raconter qu'elle en devient contagieuse ?

Étudier un fait social qui se décline selon des occurrences locales, mais se diffuse à grande échelle pour embrasser à la fois l'Afrique et l'Asie est sans conteste un pari risqué. Une épidémiologie culturelle de la rumeur devra donc être attentive aux circonstances locales qui permettent de rendre compte de ses variantes régionales, mais aussi aux facteurs plus généraux qui expliquent sa diffusion et sa stabilité relative à l'échelle internationale. Après avoir retracé le cheminement de la rumeur des numéros tueurs en Afrique et en Asie, nous chercherons à dégager le noyau stable autour duquel toutes ses occurrences s'organisent. Nous montrerons que la rumeur exploite une inquiétude inhérente à la communication téléphonique : la menace des appels anonymes. Nous nous pencherons ensuite plus particulièrement sur deux variantes de la rumeur. Les numéros tueurs font leur apparition en Afrique comme une forme inédite de sorcellerie. A partir de l'arrivée des numéros tueurs en Asie, cette version sorcellaire cède la place à une nouvelle variante : un virus téléphonique serait à l'origine du phénomène. Nous chercherons alors à expliquer pourquoi cette version de la rumeur s'est imposée.

## **Une rumeur transnationale**

La rumeur des numéros tueurs apparaît au Nigeria au milieu du mois de juillet 2004. Cela fait alors trois ans à peine qu'un réseau de téléphonie mobile a été mis en place dans le pays. Cette introduction récente n'a en a pas moins été très enthousiaste, comme partout ailleurs en Afrique : la proportion d'utilisateurs du téléphone portable sur le continent est passée

d'une personne sur cinquante en 2000 à une personne sur trois en 2008 (de Bruijn *et al.*, 2009, p. 11). L'arrivée d'opérateurs étrangers suite à la privatisation du secteur des télécommunications dans les années 1990 a radicalement transformé les usages du téléphone sur un continent où le réseau filaire était resté très sous-développé. Le téléphone portable est rapidement passé d'un objet de prestige à un objet qui fait désormais partie du quotidien des Africains. Mais cette banalisation accélérée de la téléphonie mobile suscite également de nouvelles inquiétudes. Il est significatif que la rumeur des numéros tueurs soit née au Nigeria moins d'un an après l'organisation d'une journée nationale de boycott du téléphone portable en septembre 2003. Les Nigériens reprochent aux opérateurs téléphoniques leurs tarifs excessifs, mais aussi le manque de fiabilité du réseau : les appels sont souvent interrompus et on se retrouve même parfois en communication avec un interlocuteur inconnu (Obadare, 2006). On raconte d'ailleurs que des usagers mécontents seraient à l'origine de la rumeur des numéros tueurs. Mais il se dit aussi, à l'inverse, que les opérateurs auraient eux-mêmes lancé la rumeur, en guise d'avertissement aux usagers suite à la journée de boycott (Smith, 2006, p. 520). C'est ainsi dans un contexte d'engouement enthousiaste pour la téléphonie mobile doublé d'une défiance envers les opérateurs que la rumeur fait son apparition.

Depuis son foyer nigérian, la rumeur se diffuse rapidement au Cameroun et au Gabon. Le 19 juillet, le quotidien gabonais *L'Union* mentionne dans sa rubrique « Insolite » qu'une rumeur de téléphone portable qui tue se répand au Nigeria. Le 31 juillet, le même journal avertit que les numéros tueurs sont désormais présents au Gabon. La mention de la rumeur nigérienne dans la presse gabonaise a donc provoqué sa reprise dans le pays. L'adaptation de la rumeur à ce nouveau contexte national n'a guère nécessité qu'une contraction des numéros incriminés : le 0801 112 3999 au Nigeria devient le 08 11 99 au Gabon. Au Nigeria, au Cameroun et au Gabon, la rumeur fait parler d'elle jusqu'à la fin du mois d'août. Elle s'éteint ensuite rapidement, sans que l'on sache si les démentis officiels y sont pour quelque chose ou si, plus vraisemblablement, l'intérêt suscité par la nouvelle s'épuise de lui-même, comme c'est souvent le cas des rumeurs de ce type.

La rumeur ne semble pas avoir touché d'autres pays africains en 2004, mais elle refait surface deux ans plus tard en Asie : les numéros tueurs sèment la panique en Inde en mars 2006, puis à nouveau en mars 2007. Cette nouvelle occurrence ne paraît pas directement liée au foyer nigérian, car il n'est fait aucune mention des précédents africains, alors que la mémoire du foyer d'origine est souvent transmise en même temps que la rumeur. Il ne s'agit pas pour autant de deux rumeurs indépendantes car, par-delà les variations régionales, la trame narrative reste la même en Afrique et en Asie. Les numéros tueurs ne concernent que

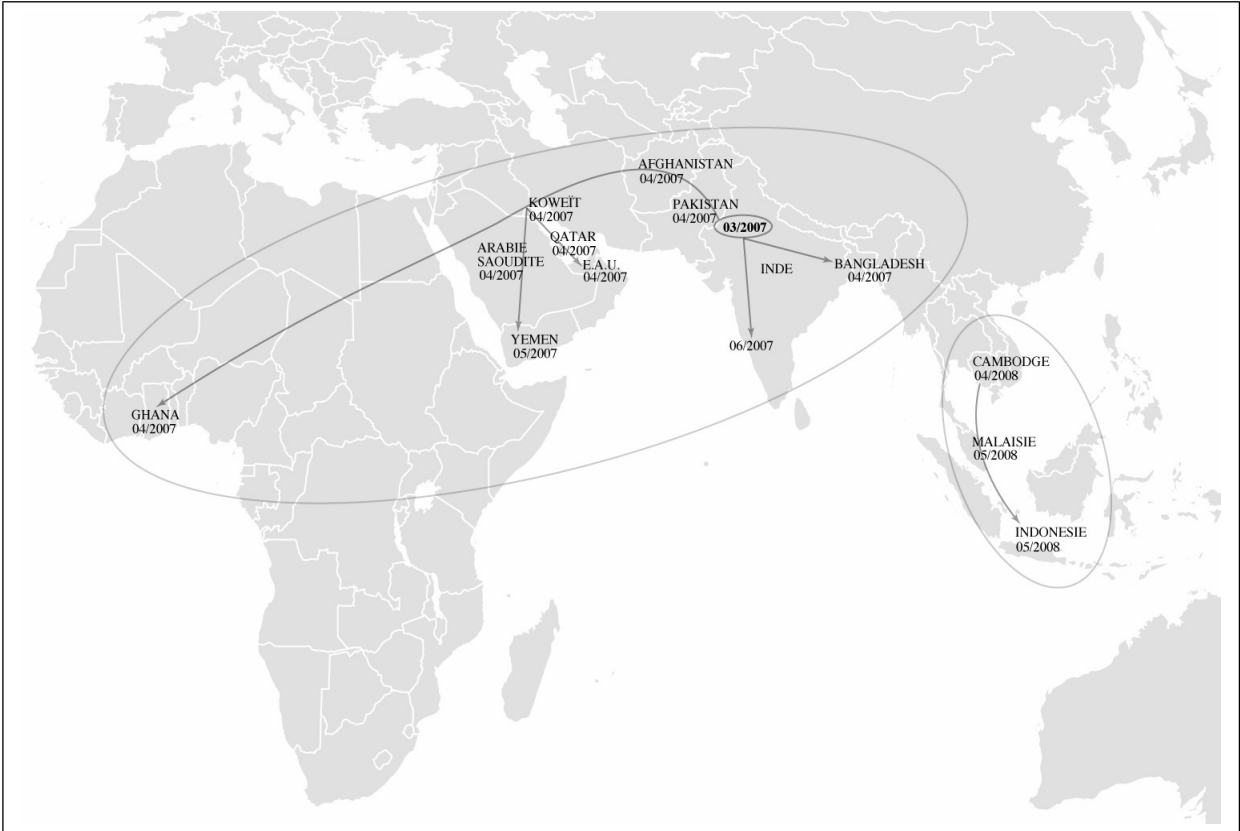
les téléphones portables. L'appel provient toujours d'un correspondant inconnu : on ne risque rien à recevoir un appel de ses proches. Les numéros incriminés sont des numéros précis (qui diffèrent cependant selon les pays)<sup>1</sup>. L'appel n'est dangereux que si l'on décroche. Il provoque alors une mort subite, le plus souvent par hémorragie cérébrale, la victime se vidant de son sang par la bouche, le nez et les oreilles. Les symptômes sont parfois moins graves : céphalées, vertiges ou évanouissements. Plusieurs témoignages de « victimes » laissent d'ailleurs penser que des appels téléphoniques ont réellement pu provoquer de tels troubles bénins. Le climat d'angoisse qui s'installe au moment des pics de diffusion de la rumeur déclenche chez certains une réaction de frayeur à la réception d'un appel non identifié. Cette frayeur cause un malaise passager qui est alors interprété comme la conséquence directe de l'appel. A la faveur d'une banale réaction émotionnelle, l'univers fictif de la rumeur trouve ainsi à s'incarner dans des expériences vécues bien réelles, ce qui contribue en retour à renforcer sa pertinence.

C'est à partir de leur arrivée en Inde que les numéros tueurs rencontrent un large succès international, alors que le rayonnement du foyer nigérian était resté limité au Golfe de Guinée. Depuis l'Inde, foyer le plus actif de la rumeur, celle-ci se diffuse par brusques flambées dans toute l'Asie du Sud, de l'Indonésie à l'Arabie, avant de revenir sur le continent africain<sup>2</sup>. Toutes les occurrences de la rumeur depuis 2007 peuvent ainsi être rattachées à deux grandes vagues de diffusion entre mars et juin 2007, puis entre avril et octobre 2010 (voir Cartes 2 et 3). Les quelques occurrences qui, au premier abord, sembleraient isolées ne sont souvent que l'écho décalé d'une précédente vague (tel l'épisode angolais de janvier 2008, lié à la vague de 2007). En mars 2007, la rumeur est présente dans les États indiens du Penjab et du Cachemire ; en avril, elle a franchi la frontière du Pakistan ; au cours du même mois, elle passe en Afghanistan puis dans la péninsule Arabique pour atteindre le Yémen en mai. C'est depuis ce foyer asiatique que les numéros tueurs font retour en Afrique, pour toucher le Ghana dès le mois d'avril et l'Angola en janvier 2008. L'onde de la rumeur se propage également vers l'orient : elle est au Bangladesh en avril et dans le sud de l'Inde en juin. La diffusion des numéros tueurs en Asie du Sud-Est en mai-juin 2008 représente une vague subsidiaire rattachée à la vague de 2007, car les épisodes indo-pakistanaïis y sont signalés comme des antécédents directs. Après deux ans de latence, la rumeur repart de

---

<sup>1</sup> Les numéros tueurs comportent souvent des séquences de chiffres répétés, mais cela donne rarement lieu à des interprétations numérogiques (du type 666).

<sup>2</sup> Que l'Inde soit l'un des leaders de l'industrie des télécommunications et que son marché de la téléphonie mobile soit l'un des plus vastes et des plus actifs au monde n'est sans doute pas étranger à sa position centrale concernant la rumeur.



Carte 2. Deuxième vague de la rumeur (mars-juin 2007) et vague subsidiaire (avril-mai 2008)



Carte 3. Troisième vague de la rumeur (avril-octobre 2010)

l'Inde : depuis le sud du pays où elle est présente en avril 2010, la rumeur se propage vers le nord pour toucher Nagpur en août et les États de l'Assam et du Nagaland en septembre. Au cours de la même période, la rumeur traverse l'océan Indien jusqu'en Afrique de l'Est : les numéros tueurs sont signalés au Sri Lanka et aux Maldives en mai ; en septembre, ils atteignent le Kenya pour rayonner aussitôt en Tanzanie, en Ouganda, en Somalie et aux Comores. Cette diffusion s'appuie sur les réseaux de la diaspora indienne, comme le prouve une enquête de l'Autorité de régulation des télécommunications du Sri Lanka montrant que la rumeur a pénétré sur l'île à partir d'un SMS d'alerte envoyé depuis un numéro indien. Les épisodes est-africains des numéros tueurs, tout comme ceux au Ghana et en Angola auparavant, sont ainsi liés à la version asiatique de la rumeur plutôt qu'au foyer nigérian originel, pourtant plus proche, car ils mentionnent l'Inde comme un précédent direct et comportent en outre la signature caractéristique des variantes asiatiques des numéros tueurs<sup>3</sup>. Au Kenya par exemple, les appels mortels sont censés avoir été passés depuis l'Inde (ou la Grande-Bretagne, l'ancienne métropole coloniale). Depuis l'Afrique de l'Est, la rumeur se propage rapidement au Soudan et à la Libye pour passer ensuite en Afrique de l'Ouest : elle est au Niger à la mi-septembre et au Mali au début du mois d'octobre. Bien qu'ils soient les derniers maillons d'une diffusion en chaîne depuis l'Inde, ces épisodes ouest-africains sont, contrairement à leurs antécédents est-africains, plus proches de la version nigériane originelle des numéros tueurs, car ils mettent en avant la dimension sorcellaire du phénomène, point sur lequel nous reviendrons.

La rumeur des numéros tueurs a ainsi donné lieu à deux séries partiellement disjointes, l'une d'origine nigériane, l'autre d'origine indienne : une série africaine courte en juillet-août 2004 et une série afro-asiatique plus longue – et plus embrouillée – à partir de 2006. Il peut sembler surprenant qu'une même rumeur touche des pays géographiquement et culturellement aussi éloignés que le Nigeria, l'Inde, l'Arabie saoudite et le Cambodge. Ce succès international tient au fait que la rumeur, loin d'être réductible aux circonstances locales de ses diverses occurrences, se situe au croisement de flux culturels qui les dépassent. C'est en cela qu'il s'agit d'une rumeur « globale », tant du point de vue de son contenu que de son mode de diffusion. La propagation de la rumeur s'appuie en effet sur des réseaux sociaux (diasporas) et des technologies de communication (presse, Internet, SMS) qui constituent de puissants vecteurs de transnationalisation. Les médias de masse constituent l'infrastructure nécessaire à la diffusion de rumeurs à vaste échelle et les médias électroniques ont encore accéléré et

---

<sup>3</sup> Certaines variations de détail, transmises avec la rumeur, représentent en effet une signature permettant d'en identifier les différentes versions et d'en retracer les trajets.



amplifié cette circulation. Une nouvelle aussi insolite que celle des numéros tueurs frappe suffisamment l'imagination pour qu'elle soit reprise par les médias, comme le montre l'exemple du Gabon. Cette reprise est toutefois ambiguë, du fait même de la nature de la rumeur. Sous la forme élémentaire du on-dit, une rumeur est un énoncé modalisé par un marqueur évidentiel indiquant que la source de l'information est externe au locuteur et indéterminée (oui-dire). C'est pourquoi elle n'a pas besoin d'être tenue pour vraie pour être communiquée : rapporter une nouvelle sur le mode du on-dit laisse en suspens la question de son statut épistémique. Parce qu'elle est une représentation flottante, sans auteur ni cadre épistémique fixe, la rumeur suscite de multiples interprétations concurrentes – et souvent contradictoires – qui sont autant de tentatives pour donner du sens à cette nouvelle au statut incertain (Shibutani, 1966). Communiquer une rumeur, c'est généralement l'assortir d'un commentaire afin de lui fournir le cadre qui lui manque. Les médias se faisant l'écho de ces différents points de vue, leur traitement des numéros tueurs se caractérise par une polyphonie qui frise parfois la cacophonie (mais qui, du même tenant, offre une riche matière pour étudier la rumeur) : un même article entrelace on-dit anonymes, récits de « victimes » rescapées, témoignages indirects, commentaires de quidams, avis d'experts et démentis officiels. Nombre d'articles adoptent le registre de la démythification. Les numéros tueurs y sont qualifiés de fausse rumeur, de canular ou d'escroquerie. Ces tentatives de démythification ne se contentent pas de démontrer l'impossibilité du phénomène ; elles cherchent en outre un coupable à l'origine de la rumeur et à qui celle-ci profiterait. La rumeur est pensée sur le mode de la machination, comme si elle devait nécessairement avoir été orchestrée par des personnes malveillantes (alors qu'elle n'a en réalité besoin d'aucun instigateur). Selon le porte-parole de la police nigériane, la rumeur serait « l'œuvre de fauteurs de trouble qui veulent semer la panique »<sup>4</sup>. On accuse des « individus peu scrupuleux qui cherchent à déstabiliser le secteur des télécommunications »<sup>5</sup>. De l'avis général, les compagnies téléphoniques seraient les premières visées : la rumeur jette le discrédit sur les opérateurs, jugés incapables d'assurer la sécurité des usagers. Quand les numéros incriminés appartiennent à un seul opérateur, on suspecte que la rumeur pourrait avoir été lancée par un concurrent déloyal, comme une forme particulièrement sournoise de publicité négative. On envisage aussi qu'il puisse s'agir d'une opération clandestine de marketing viral : la rumeur aurait été lancée par des personnes vendant un produit censé protéger les usagers contre les numéros tueurs. En Inde, on parle d'une entreprise commercialisant un logiciel anti-virus pour

---

<sup>4</sup> « Panic spreads over “killer” cellphone numbers », *The Independent*, 22 juillet 2004.

<sup>5</sup> *Daily Times of Nigeria*, 26 juillet 2004.

téléphone. En Afghanistan, il s'agirait d'une carte magnétique à porter autour du cou pour se protéger contre les effets néfastes des téléphones portables. Certaines pseudo-rationalisations, loin de le dissiper, épaississent le halo d'incertitude qui entoure la rumeur, car elles se situent dans une zone grise entre démystification et prise au sérieux. Le porte-parole de la police nigériane, précédemment cité, a également soutenu que l'affaire cachait une escroquerie : « Nous avons des informations selon lesquelles le numéro serait utilisé par des escrocs pour dérober le crédit de communication des usagers »<sup>6</sup>. Si une telle allégation réfute l'existence de numéros tueurs, elle reconnaît toutefois une certaine réalité aux mystérieux appels anonymes, derrière lesquels elle imagine une combine frauduleuse. De manière paradoxale, cette démystification s'appuie sur une autre fausse rumeur, née aux Etats-Unis en 1998 et massivement diffusée par Internet, alertant que des escrocs ont trouvé le moyen de pirater la ligne d'un usager en lui demandant de composer un code sur son téléphone portable, après s'être fait passer pour l'opérateur téléphonique. Les numéros tueurs donnent lieu, en définitive, à une multiplicité d'évaluations contradictoires. Il s'agit d'un trait typique de la rumeur : son noyau thématique est remarquablement stable, alors que les méta-représentations épistémiques dans lesquelles il est enchâssé sont beaucoup plus labiles. La trame minimale de la rumeur – « certains numéros de téléphone tuent » – est l'élément le plus saillant du message et donc le plus fidèlement retransmis, alors que les commentaires qui l'assortissent sont rediscutés à chaque occasion. Cela explique que la médiatisation de la rumeur, même quand elle se fait sur le mode de la démystification, soit à double tranchant : elle espère encourager une distanciation critique vis-à-vis de la rumeur, mais contribue surtout à multiplier son public.

Les médias de masse ne constituent pas seulement une caisse de résonance facilitant la diffusion de la rumeur ; ils fournissent également un répertoire d'images et de récits dont l'imagination peut s'emparer (Appadurai, 1996, p. 33-37). La rumeur des numéros tueurs puise en effet dans un imaginaire cinématographique mondialisé. Les commentaires dans la presse font souvent référence à *The Ring*, un film américain à succès sorti en 2002. L'intrigue tourne autour d'une mystérieuse cassette vidéo qui tue : au moment où les futures victimes regardent la cassette, un appel téléphonique leur annonce qu'elles n'ont plus qu'une semaine à vivre. Ce film hollywoodien est la réédition d'un film japonais, sorti quatre ans plus tôt, qui a lancé la nouvelle vague du cinéma d'épouvante asiatique au début des années 2000. Le téléphone portable qui sème la mort suite à de mystérieux appels figure alors en bonne place parmi les thèmes déclinés à l'envi par toute une série de films d'horreur japonais, coréens ou

---

<sup>6</sup> « The “killer” GSM numbers », *Daily Champion*, 25 juillet 2004.

thaïlandais qui sont ensuite souvent repris aux États-Unis. Il est au centre de *Phone* (2002) et de *One Missed Call* (2004), un film japonais qui donne lieu à plusieurs suites et rééditions. La rumeur des numéros tueurs s'inspire donc d'un thème déjà exploité par le cinéma d'épouvante. Il n'est pas étonnant que le téléphone portable ait nourri l'imagination angoissée du cinéma comme de la rumeur : tous deux exploitent les mêmes inquiétudes suscitées par cette nouvelle technologie de communication.

### **Numéro inconnu**

Le téléphone portable est, en Afrique comme en Asie, l'un des attributs emblématiques de la modernité, car il est en parfaite adéquation avec les valeurs culturelles qu'elle véhicule : mobilité, individualisme, accessibilité permanente, compression de l'espace et du temps (McIntosh, 2010). Il serait toutefois réducteur de lire dans la rumeur des numéros tueurs une simple peur de la modernité. La rumeur a, de manière plus prosaïque, directement à voir avec les façons concrètes de se servir du téléphone portable. Un téléphone est un « point d'accès » qui rend l'individu accessible à un tiers (Goffman, 1971). Le téléphone portable, qui permet d'être appelé personnellement et à tout moment, représente un point d'accès plus important encore qu'un appareil fixe. Mais être accessible, c'est aussi être exposé : la sonnerie du téléphone, du fait des attentes normatives qu'elle suscite, représente une « sommation » à répondre (Licoppe, 2010). Toute accessibilité génère une vulnérabilité en exposant l'individu à des sollicitations intempestives. Le téléphone produit alors une forme spécifique de vulnérabilité du fait de ses modalités interactionnelles particulières. Passant uniquement par le canal vocal-auditif à l'exclusion de tout accès visuel, l'interaction téléphonique rend possible la communication à distance avec un interlocuteur ne faisant pas partie du champ de co-présence immédiate. Le fait d'entendre sans voir complique l'identification de l'interlocuteur, qui fait pourtant partie des conditions de félicité de l'interaction (Schegloff, 1979, 2002). C'est pourquoi le commencement de l'interaction téléphonique est consacré à l'identification mutuelle des interlocuteurs par le biais d'une nomination explicite ou de la reconnaissance de l'échantillon vocal que constitue la formule phatique d'ouverture « allo ». Au moment de l'établissement du contact, il y a une asymétrie entre la personne qui appelle et celle qui est appelée : la première sait à qui elle téléphone, alors que la seconde ignore tout de son correspondant et de ses intentions. L'affichage du numéro entrant – service disponible sur tous les téléphones portables – neutralise cette asymétrie en permettant une identification anticipée (mais la possibilité d'émettre des appels

masqués rétablit l'asymétrie). Le répertoire des contacts du téléphone facilite encore cette identification en substituant un nom propre au numéro. Ce dispositif de médiation technique définit le mode d'« apparition d'autrui » propre au téléphone portable (Licoppe, 2010) : une sommation sonore associée à une notification visuelle.

La rumeur des numéros tueurs joue précisément sur cette caractéristique du téléphone portable : le numéro tueur s'affiche sur l'écran, mais n'est pas identifié dans le répertoire. Elle exploite ainsi une vulnérabilité inhérente à l'interaction téléphonique : un inconnu que je ne peux identifier avant de décrocher l'appel cherche à entrer en contact avec moi pour une raison qui m'est étrangère. La rumeur dramatise à outrance la méfiance que peuvent susciter les appels non identifiés. Le risque tout à fait banal d'être exposé à un appel importun devient un danger de mort. La rumeur met l'accent sur la différence entre les appels identifiés et les appels non identifiés, c'est-à-dire *in fine* sur la différence entre un nom propre et un numéro anonyme. Une victime nigériane des numéros tueurs témoigne : « Lorsque j'ai regardé l'écran, j'ai vu un numéro et pas un nom. J'ai hésité avant de répondre. Quand j'ai décroché, il y avait un bruit de fond. J'ai dit "allo", après quoi j'ai entendu un homme tousser à l'autre bout du fil et j'ai perdu connaissance. »<sup>7</sup> Un autre épisode repose sur un quiproquo : « Un vendeur de cassettes au PK2 a reçu un appel d'un numéro inconnu. Il s'est écrié en invoquant Jésus à haute voix pour qu'il le sauve de l'appel tueur. Ses cris ont alors attiré la foule des passants. Plus tard, l'homme s'est rendu compte que l'appel provenait en fait de l'un de ses amis qui venait de changer de numéro de téléphone. »<sup>8</sup> La rumeur met en scène la menace d'une interaction anonyme avec un inconnu dont l'identité se résume à un numéro de téléphone (au Mali, il se cache même derrière un appel masqué). On ne connaît ni son visage, ni son nom, ni même sa voix (car le mystérieux correspondant ne parle presque jamais au téléphone) – éléments qui servent habituellement à identifier les protagonistes d'une interaction. Un journaliste gabonais souligne d'ailleurs qu'« il aurait fallu publier les noms des personnes à qui les numéros étaient attribués »<sup>9</sup>. Le fait que les numéros incriminés soient souvent non attribués ou même irréels (numéros trop courts ou trop longs, préfixes inexistantes) n'affaiblit pas la rumeur, bien au contraire : leur étrangeté souligne l'extraordinaire du phénomène. Elle est en outre perçue comme un stratagème du mystérieux correspondant pour masquer son identité, puisqu'elle empêche son identification par les opérateurs qui détiennent le fichier des abonnés. Lorsque cette identification est néanmoins possible et que des noms sont divulgués, la sortie de l'anonymat du présumé coupable

<sup>7</sup> « Two collapse in Calabar after receiving GSM phone call », *Vanguard*, 3 août 2004.

<sup>8</sup> « Telecom operators count losses from killer phone rumours », *Vanguard* (Nigeria), 23 juillet 2004.

<sup>9</sup> « Rumeur sur les numéros de téléphone qui tuent. Mythe ou réalité », *Gabon Flash*, 22 août 2004.

l'expose, selon un singulier retournement, à des menaces anonymes. Au Nigeria, un homme auquel appartient l'un des numéros incriminés reçoit des menaces de mort par téléphone, si bien que son opérateur doit lui attribuer un nouveau numéro.

Le fait que la rumeur des numéros tueurs concerne les téléphones portables et non les fixes tient en définitive à plusieurs raisons, l'une circonstancielle, les deux autres plus essentielles. L'usage du téléphone ne se démocratise qu'avec la téléphonie mobile, du moins en Afrique. Seule celle-ci expose les usagers à une accessibilité quasi permanente. Enfin et surtout, les appareils fixes ne pouvaient habituellement pas afficher le numéro entrant : tous les appels téléphoniques étaient donc anonymes. Par contraste avec cet anonymat indéfini, la menace des numéros tueurs implique la singularisation de l'appel anonyme par la notification du numéro. La rumeur est ainsi intimement liée au mode d'apparition d'autrui propre au téléphone portable. L'arrivée de la rumeur au Pakistan en 2007 introduit un détail significatif qui renforce encore le sentiment de danger : le numéro inconnu s'afficherait en chiffres rouges sur l'écran du téléphone (si l'appareil ne dispose pas d'un écran couleur, le mot « rouge » s'afficherait à côté du numéro). L'image d'une femme, rouge elle aussi, apparaîtrait parfois également à l'écran. L'image de la femme, perçue comme menaçante, renforce l'angoisse de mort suscitée par l'affichage du numéro inconnu<sup>10</sup>. Si cette apparition féminine ne se retrouve pas hors du Pakistan, les chiffres rouges reviennent en revanche dans nombre d'occurrences ultérieures de la rumeur, entre autres au Koweït, en Arabie saoudite, au Yémen, au Ghana, en Inde, au Cambodge, en Indonésie, au Sri Lanka, aux Maldives, au Kenya, en Tanzanie, au Soudan, en Somalie et au Mali. Le succès de ce détail ajouté s'explique par le fait que la couleur rouge est fréquemment associée au danger et à la mort, à travers l'évocation du sang. Cette connotation symbolique est suffisamment répandue dans différentes cultures et suffisamment saillante pour l'esprit humain pour que le détail ait été incorporé de manière stable à la rumeur. Son pouvoir d'évocation est tel que la rumeur est parfois désignée dans la presse sous le nom de rumeur des « numéros rouges ».

Le coupable qui se cache derrière les numéros tueurs n'est pas nécessairement un individu singulier. Selon certains, les opérateurs téléphoniques seraient eux-mêmes impliqués : ce sont eux qui contrôlent le réseau et les numéros incriminés relèvent en dernière instance de leur responsabilité. Ces soupçons témoignent de l'inquiétude des usagers d'être le jouet d'acteurs impersonnels qui, à travers leur maîtrise de technologies complexes, auraient entre leurs mains la vie ou la mort des individus. Ces acteurs impersonnels possèdent des

---

<sup>10</sup> À Karachi, on raconte également que l'appel rend les hommes impuissants et fait tomber les femmes enceintes.

contours d'autant plus mal définis que, dans la plupart des pays touchés par la rumeur, les opérateurs téléphoniques sont contrôlés par des entreprises multinationales. On soupçonne d'ailleurs souvent la main invisible de puissances étrangères derrière les numéros tueurs. Au Yémen, en Égypte, au Kenya, en Libye, en Somalie et au Mali, les numéros incriminés proviendraient de l'étranger, si bien que tous les appels internationaux deviennent suspects. Au Yémen, on raconte que des Occidentaux chercheraient par ce moyen à nuire aux Yéménites. Cette version de la rumeur reflète la défiance d'une société arabe envers un Occident perçu comme malveillant à son égard (plusieurs commentateurs arabes évoquent également un complot sioniste). En Libye, ce sont plutôt les relations entre Afrique du Nord et Afrique noire qui sont en jeu : on suspecte en effet un mystérieux marabout sénégalais, car le préfixe du numéro incriminé correspond à l'indicatif de ce pays. La rumeur des numéros tueurs exprime ainsi la menace d'être exposé à travers le téléphone portable à des acteurs anonymes, des entités impersonnelles et des influences étrangères dont l'horizon dépasse largement le cadre habituel du groupe d'interconnaissance (reflété dans le répertoire téléphonique)<sup>11</sup>. Ce qui est en jeu dans la rumeur, c'est donc moins une peur diffuse de la modernité technologique que, plus concrètement, le champ des relations dans lesquelles les usagers du téléphone portable peuvent être pris. La rumeur offre de « nouveaux imaginaires pour de nouvelles relations » (White, 2000, p. 22).

Obéissant à une logique impersonnelle, les numéros tueurs ne visent pas des individus particuliers, mais peuvent frapper n'importe qui de manière indistincte. La rumeur est donc d'autant plus largement diffusée qu'elle concerne tout le monde. Les mises en garde qu'elle suscite contre les appels anonymes sont retransmises dans la presse, à la radio, à la télévision et même dans les églises et les mosquées : « Ne répondez pas à un appel si vous ne connaissez pas le numéro. Autrement vous mourrez pour rien. »<sup>12</sup> Les usagers sont ainsi amenés à modifier temporairement leurs habitudes téléphoniques. La mesure de prudence la plus radicale consiste à éteindre son téléphone : « J'ai décidé d'éteindre mon téléphone. Je ne veux pas que mes enfants meurent mystérieusement. J'ai mis en garde ma femme contre les appels de numéros non enregistrés, car personne ne peut dire lesquels sont mystérieux ou non. Je dois prendre mes précautions. Mieux vaut prévenir que guérir, comme on dit. »<sup>13</sup> Cette mesure a un coût social élevé : elle implique de se rendre totalement inaccessible, y compris à ses proches. Filtrer les appels est alors une mesure plus économique : « Pendant un moment, les gens ont complètement cessé de prendre les appels en provenance de numéros qui n'étaient

<sup>11</sup> Sur ce thème, voir West et Sanders (2003).

<sup>12</sup> « Answer this call and die », *Vanguard* (Nigeria), 28 juillet 2004.

<sup>13</sup> « Anxiety over "satanic" GSM phone numbers », *This Day* (Nigeria), 23 juillet 2004.

pas enregistrés dans leur répertoire téléphonique »<sup>14</sup>. Comme l'observe une Nigériane, « mieux vaut rater un appel important que mourir d'une mort étrange juste parce qu'on a voulu répondre à tout prix. Tous mes amis possèdent leur propre téléphone. S'ils veulent me joindre, ils l'utiliseront. »<sup>15</sup> Le téléphone portable étant devenu un outil indispensable pour les petits entrepreneurs, cette mesure s'avère toutefois coûteuse, car l'appel d'un correspondant inconnu peut laisser espérer une nouvelle opportunité commerciale. Un journal malien s'interroge ainsi : « Combien d'affaires juteuses ont-elles été avortées par la psychose ? »<sup>16</sup> Une autre parade, selon ce qu'on raconte au Nigeria, consisterait à laisser le mystérieux correspondant parler en premier : « Il faut laisser la personne qui appelle parler en premier. De cette manière, vous évitez de tomber dans son piège. Mais si vous dites "allo" en premier, vous êtes perdu. »<sup>17</sup> Cette parade se retrouve au Mali : « Si vous prenez l'appel, évitez de parler et cela même si l'appelant vous salue en arabe, la langue du Prophète. »<sup>18</sup> En effet, en disant « allo », on s'expose en se rendant vocalement accessible, alors qu'en restant silencieux, on refuse le contact et on oblige son interlocuteur à s'exposer en premier (système de tours de parole inhabituel dans une conversation téléphonique). Comme le révèle cette parade singulière, les versions ouest-africaines de la rumeur mettent l'accent sur la communication, tandis que les versions asiatiques, comme nous le verrons, déplacent l'accent vers le téléphone en tant qu'appareil technologique. Il ne suffit pas de décrocher l'appel pour être exposé aux numéros tueurs, il faut parler. Ce qui est dangereux, c'est d'être mis en communication avec le mystérieux correspondant. Une variante ouest-africaine de la rumeur insiste davantage encore sur la communication : les victimes recevraient des menaces de mort en décrochant l'appel. Au Mali, le mystérieux correspondant annonce à sa victime la date de sa mort, selon un scénario similaire à celui du film *The Ring*. Au Nigeria, un curieux témoignage précise même : « une voix vous demande de vomir du sang, à la suite de quoi vous mourrez. »<sup>19</sup>

Si la rumeur se focalise en Afrique de l'Ouest sur les risques liés à la communication anonyme, ce n'est pas que les sociétés de cette région soient particulièrement défiantes envers les inconnus, bien au contraire. La raison tient plutôt aux usages sociaux du téléphone portable en Afrique (de Bruijn *et alii*, 2009). Il s'agit d'une affaire de sociabilité téléphonique (Horst et Miller, 2006) : alors qu'Internet est utilisé pour nouer de nouveaux contacts avec des

---

<sup>14</sup> « Senseless GSM rumours versus the real issues », *This Day* (Nigeria), 24 mai 2008.

<sup>15</sup> « Answer this call and die », *op. cit.*

<sup>16</sup> « "Le coup de fil qui tue" : Peur sur le Mali et l'Afrique », *Le Républicain*, 4 octobre 2010.

<sup>17</sup> « Anxiety over "satanic" GSM phone numbers », *op. cit.*

<sup>18</sup> « Des folles rumeurs circulent à Bamako... », *L'Indépendant*, 4 octobre 2010.

<sup>19</sup> « Télé-sorcellerie au Nigeria », *Le Messenger*, 6 août 2004.

étrangers, la téléphonie mobile sert à renforcer les liens au sein du groupe d'interconnaissance (Slater et Kwami, 2005). En effet, « les usagers du téléphone portable dépensent l'essentiel de leur crédit de communication pour passer des appels qui sont l'équivalent d'une visite de courtoisie » (Smith, 2006, p. 506). La pratique généralisée du « bipage » confirme cette orientation de la communication téléphonique vers le groupe d'interconnaissance. Biper consiste à appeler un correspondant en raccrochant dès la première sonnerie pour le pousser à rappeler (et donc à assumer le coût de la communication). Ce dernier voit s'afficher sur son téléphone le nom ou le numéro de l'émetteur de l'appel et comprend qu'il doit rappeler. Cette pratique possède ses propres règles (Donner, 2008). Dans une relation commerciale, le vendeur doit rappeler le client qui le bipe. Dans une relation amoureuse, la femme bipe, l'homme rappelle<sup>20</sup>. Le bipage, tout comme l'offre à distance de crédit de communication par SMS, inscrit la téléphonie mobile dans un système d'échanges et de rapports sociaux qui lui préexiste. Biper ne communique pas un message verbal, mais seulement l'intention de communiquer. Cette communication de l'intention communicative se suffit parfois à elle-même, sans nécessiter le rappel du correspondant (d'autant que souvent, aucun des deux correspondants n'a assez de crédit téléphonique pour rappeler). Biper est alors interprété comme un signal relationnel véhiculant un message implicite du type « je pense à toi ». Réservée à la communication au sein du groupe d'interconnaissance, la pratique du bipage requiert l'affichage du numéro et l'enregistrement des contacts dans le répertoire du téléphone. Ce recours systématique à l'identification anticipée du correspondant rend d'autant plus sensible l'opposition entre appel identifié et appel anonyme au cœur de la rumeur des numéros tueurs. Cette dernière évoque une situation qui tranche avec les usages sociaux habituels de la téléphonie mobile en Afrique : les numéros tueurs représentent en quelque sorte l'envers occulte du bipage.

### **Sorcellerie téléphonique**

Si la rumeur suscite de multiples interprétations concurrentes, certains types d'explication ont cependant tendance à dominer selon les régions. Lors de leur apparition en

---

<sup>20</sup> Le téléphone portable est un enjeu essentiel des relations amoureuses. C'est l'un des premiers cadeaux que les jeunes femmes attendent de leurs amants. C'est aussi un outil indispensable pour gérer son accessibilité dans une situation de relation avec des partenaires multiples. La mobilité et l'absence d'accès visuel permises par le téléphone facilitent le mensonge : il est alors aisé de faire passer une relation extraconjugale pour un « deuxième bureau », selon l'expression en usage en Afrique. Que le téléphone portable soit ainsi perçu comme un instrument de manipulation mensongère d'autrui n'est pas sans pertinence pour comprendre la rumeur des numéros tueurs.



2004 dans le Golfe de Guinée, les interprétations dominantes des numéros tueurs (dès lors qu'on pense qu'il ne s'agit pas d'une fausse rumeur) font appel à la sorcellerie (souvent, dans sa traduction chrétienne ou musulmane, sous la figure du Diable sorcier) : « Des individus diaboliques sont derrière tout cela. Ce n'est pas une affaire de technologie, c'est mystique. Des personnes malfaisantes se servent du téléphone portable pour nuire aux gens par des moyens mystiques. »<sup>21</sup> On parle de « numéros sataniques » ou encore d'« appels d'un vampire diabolique qui cherche à commettre un crime télécommandé à distance »<sup>22</sup>. Les numéros tueurs sont souvent rapprochés du « vol de sexe », une autre rumeur de sorcellerie très présente dans la région (Agbu, 2004). Toutes les occurrences des numéros tueurs sur le continent africain ne sont cependant pas formulées dans le langage de la sorcellerie, comme le prouvent les épisodes est-africains, fidèles à la version indienne d'où ils proviennent directement. En revanche, lorsque les numéros tueurs repassent, depuis l'Afrique de l'Est, en Afrique de l'Ouest, ils rebasculent dans le champ de la sorcellerie (même si des traces discrètes de leur origine asiatique subsistent, par exemple la mention des numéros rouges). Au Niger et au Mali, on parle de « numéro mystique », d'« appel satanique » ou encore de « démon technologique ». Comme dans le Golfe de Guinée, mais contrairement aux versions asiatiques, l'accent est mis sur la communication et il suffit de ne pas parler en premier pour échapper à l'« interlocuteur démon ». A nouveau, un parallèle est établi avec le vol de sexe. Ce n'est alors pas un hasard si, au Mali, ce sont les Nigériens qui sont suspectés d'être à l'origine des numéros tueurs : c'étaient déjà eux qui étaient accusés de vol de sexe et ils sont souvent au centre des suspicions de sorcellerie dans toute la sous-région. L'imaginaire sorcellaire représente ainsi un « attracteur culturel » (Sperber, 1996) autour duquel la rumeur des numéros tueurs a pu cristalliser, comme celle du vol de sexe avant elle. Son foyer est centré sur le Nigeria – pays prolifique s'il en est en matière de sorcellerie – et son champ d'attraction embrasse l'Afrique de l'Ouest au sens large (incluant le golfe de Guinée), mais pas l'Afrique de l'Est<sup>23</sup>. Cette aire d'extension était déjà celle du vol de sexe, rumeur elle aussi partie du Nigeria et polarisée autour de la menace des interactions anonymes interprétée en termes sorcellaires (Bonhomme, 2009).

Les versions ouest-africaines de la rumeur insistent sur le fait que les numéros tueurs sont l'œuvre d'un agent malveillant : il s'agit d'un crime prémédité et non d'un accident lié à une mauvaise utilisation du téléphone. Les interprétations sorcellaires sont en effet des

---

<sup>21</sup> « Answer this call and die », *op. cit.*

<sup>22</sup> « The mobile phone saga », *Vanguard* (Nigeria), 4 août 2004.

<sup>23</sup> Le Ghana et l'Angola font exception : la version asiatique des numéros tueurs s'est diffusée dans ces deux pays, alors qu'ils sont à l'ouest du continent africain.

explications intentionnalistes qui « portent l'accent sur l'action humaine, mais soustraient à la fois les acteurs et leurs actes à l'observation » (Geschiere, 1995, p. 32). Les motivations des sorciers qui se cachent derrière les mystérieux numéros font en revanche rarement l'objet de commentaires élaborés. Tout au plus suppose-t-on, conformément aux explications les plus courantes de la sorcellerie, qu'il s'agirait d'un moyen magique pour s'enrichir aux dépens d'autrui en convertissant la force vitale des victimes en monnaie sonnante et trébuchante. Les numéros tueurs seraient le résultat d'une alliance entre magie et technologie : « Les fétiches *juju* et la technologie des téléphones portables ont été combinés pour produire une efficacité immédiate »<sup>24</sup>. Loin d'avoir conduit à un désenchantement du monde dans les pays du Sud, les nouvelles technologies de communication ont au contraire parfois été mises au service d'un réenchantement (Pels, 2003). En Amazonie, les chamanes communiquent avec leurs esprits auxiliaires par téléphone (Chaumeil, 2000). En Mélanésie, les fidèles des cultes du cargo font de même pour contacter les ancêtres (Lattas, 2000). En Indonésie et aux Philippines, on communique également avec les morts par téléphone portable (Barendregt et Pertierra, 2008). Cet enchantement des nouvelles technologies est parfois exploité par la publicité : une affiche vantant la téléphonie mobile au Gabon montre un homme en soutane en train de parler au téléphone (avec Dieu ?), tandis qu'une autre expose un devin-guérisseur paré et maquillé. Le spectacle enchanté de la publicité contribue ainsi à renforcer l'aura magique du téléphone.

Cette affinité du téléphone avec la magie n'est pas surprenante. Il était prévisible qu'une technologie qui repose sur la disjonction contre-intuitive de l'auditif et du visuel et permet la communication à distance puisse être perçue comme une forme de communication surnaturelle avec des agents invisibles. La magie téléphonique ne procède pas d'une incompréhension de la technologie moderne, mais au contraire d'une juste perception de ses possibilités en tant qu'outil de communication. Ce n'est donc pas un hasard si les numéros tueurs apparaissent comme de la sorcellerie : la communication téléphonique correspond parfaitement au schéma classique de la sorcellerie dans le Golfe de Guinée, car elle se situe à la fois en-deçà (du fait de l'absence d'accès visuel) et au-delà (du fait de la communication à distance) de l'interaction classique en face-à-face. La sorcellerie repose sur une dissimulation qui permet au sorcier de perpétrer ses méfaits sans être vu ni reconnu. C'est en cela qu'il s'agit d'un phénomène « occulte ». Le sorcier opère de nuit, dans le dos de ses victimes ou encore à distance (Bonhomme, 2005). On lui prête la faculté de sortir de son corps pour aller agresser incognito ses victimes (ce qu'on appelle « sortir en vampire » au Gabon). On lui

---

<sup>24</sup> « GSM and other bugs », *Vanguard* (Nigeria), 20 août 2004.

attribue également tout un arsenal magique – « fusils nocturnes » et autres « mines mystiques » – qui lui permet d’atteindre ses cibles à distance. Le téléphone, qui permet à un correspondant invisible d’entrer en contact à distance avec autrui, était donc destiné à devenir une technologie sorcellaire. Au Cameroun, on parle de « télé-sorcellerie » à propos de la rumeur des numéros tueurs, tandis qu’un forum Internet titre : « L’Afrique “digitalise” la sorcellerie »<sup>25</sup>. Les nouvelles technologies de communication entraînent ainsi une extension du domaine de l’occulte<sup>26</sup>. Il est d’ailleurs révélateur que, dès 2002, j’ai vu des Gabonais refuser de répondre à des appels non identifiés, de peur que cela soit un sorcier qui cherche à leur envoyer un fusil nocturne par téléphone portable. Deux ans avant l’apparition de la rumeur des numéros tueurs, l’inquiétude autour des usages sorciers du téléphone portable était déjà présente dans la région. Les appels non identifiés sont perçus comme la tentative d’un sorcier pour entrer en contact avec sa victime à distance tout en dissimulant son identité derrière un numéro de téléphone. C’est ainsi autour du danger de l’anonymat que cristallisent les interprétations sorcellaires des numéros tueurs : toute interaction anonyme recèle un risque de sorcellerie.

### **Virus téléphonique**

Les interprétations des numéros tueurs en termes de magie et de sorcellerie ne sont pas exclusives à l’Afrique de l’Ouest, même si c’est là qu’elles s’affirment le plus nettement. On les retrouve en Indonésie où l’on s’alarme de la « sorcellerie par SMS » (SMS *santet*). Au Pakistan, on raconte qu’un opérateur téléphonique aurait installé une antenne-relais sur le site d’un ancien cimetière et que les esprits qui s’y trouvaient se vengent sur les usagers. En Inde, on parle d’« appels diaboliques » (*devil calls*) ou de « téléphones hantés » et certains avancent qu’il s’agirait d’une mystérieuse malédiction qui se transmet par le téléphone<sup>27</sup>. En Asie, les interprétations magiques ont cependant tendance à céder le pas à des interprétations qui insistent davantage sur la dimension technologique des numéros tueurs. L’explication en termes de « virus » est la plus répandue d’entre elles : l’appel en provenance de certains numéros transmettrait un virus tueur. Cette interprétation « virale » des numéros tueurs était

---

<sup>25</sup> *Cameroon-Info.net*, mis en ligne le 6 août 2004.

<sup>26</sup> Sur l’extension du domaine de l’occulte, voir Moore et Sanders (2001).

<sup>27</sup> Cette version de la rumeur doit être distinguée d’une autre rumeur de numéro maudit, ayant reçu une couverture médiatique mondiale en 2010 : en Bulgarie, trois propriétaires successifs d’un même numéro de téléphone portable (le 0888888888) seraient décédés prématurément (de maladie ou par homicide). La malédiction est en réalité une forme de justice immanente, car au moins deux des victimes étaient des mafieux. Ce fait-divers insolite tire parti d’une coïncidence édifiante, mais n’a pas la portée de la rumeur des numéros tueurs (qui avertit d’un danger visant potentiellement tous les usagers du téléphone).

déjà esquissée au Nigeria dès 2004, mais elle n'y était présente que sur un mode mineur. C'est à partir de l'arrivée des numéros tueurs en Inde et au Pakistan qu'elle s'impose largement, y compris au Ghana et en Angola lorsque la rumeur revient sur le continent africain depuis l'Asie. Le succès de cette variante des numéros tueurs se retrouve dans la qualification de la rumeur, souvent désignée sous le terme de « virus tueur du téléphone portable ». Alors que les interprétations magiques des numéros tueurs ont eu un succès plus limité, la variante du virus téléphonique a rendu possible la diffusion de la rumeur à bien plus vaste échelle. Plusieurs facteurs expliquent que cette version de la rumeur se soit imposée au détriment des autres.

Tandis que la version ouest-africaine de la rumeur insiste sur la communication humaine, la version asiatique déplace l'accent vers la technologie électronique. L'appel transmet un virus qui affecte l'appareil téléphonique et, par ce biais, son utilisateur. Contrairement au cas ouest-africain, il n'est donc pas nécessaire de parler au mystérieux correspondant pour être exposé ; il suffit de décrocher l'appel. Par rapport aux explications magiques, l'explication virale opère une certaine rationalisation technologique du phénomène. Cela ne signifie pas que la rumeur africaine relèverait davantage de la crédulité que sa variante asiatique. Les deux types d'interprétation prennent les numéros tueurs au sérieux, mais de façons différentes (inversement, les démystifications de la rumeur se retrouvent autant en Afrique qu'en Asie). Les radiations émises par l'appareil sont généralement mises en cause. Le téléphone infecté par le virus générerait une fréquence ou des radiations létales pour l'être humain. Ce type d'explication de la rumeur fait directement écho aux inquiétudes qui ont émergé dans les années 1990 en Amérique du Nord et en Europe concernant les risques de la téléphonie mobile pour la santé (Burgess, 2004) : les radiations émises par l'appareil pourraient provoquer des tumeurs cérébrales ou affecter la fécondité masculine. La rumeur des numéros tueurs n'est alors pas si éloignée de l'idée répandue selon laquelle le téléphone portable pourrait « griller le cerveau » (*fry the brain*) de ses usagers. Selon une autre version de la rumeur, moins répandue, le virus ferait exploser l'appareil – *modus operandi* qui rappelle quant à lui les controverses récurrentes autour des risques d'explosion des batteries de téléphone portable : en Inde, cette version de la rumeur a même donné naissance à un néologisme, « *bombile* », mot-valise qui condense les termes anglais « *bomb* » et « *mobile* ». Ces « techno-peurs » (Campion-Vincent et Renard, 2002) qui ont trouvé un large écho dans les médias et l'opinion publique au niveau mondial constituent en définitive l'arrière-fond sur lequel la rumeur a pu prospérer.

Les numéros tueurs ne sont cependant jamais réduits à un simple danger technologique. Si l'interprétation en termes de virus permet de faire l'économie du recours à

la magie en précisant les modalités technologiques du phénomène, elle conserve néanmoins l'idée qu'un agent malveillant est à l'origine du virus, même si cette intentionnalité reste sous-déterminée. L'appel du mystérieux numéro évoque la figure inquiétante du pirate informatique qui envoie un spam, depuis une adresse électronique fautive ou usurpée, pour faire intrusion dans un ordinateur et l'infecter. Le *hacker* qui mène des attaques à distance en dissimulant son identité occupe dans le registre technologique la même place que le sorcier dans le registre magique. Le basculement des numéros tueurs d'une interprétation sorcellaire vers une interprétation virale est donc facile, puisque le virus représente un équivalent désenchanté de l'agression sorcière. La menace du virus tueur est d'autant plus crédible qu'en juin 2004, un mois à peine avant la naissance de la rumeur, le premier virus pour téléphone portable (appelé Cabir) fait effectivement son apparition.

Un autre élément contribue au succès de la variante virale des numéros tueurs : l'analogie entre virus numérique et virus biologique. La rumeur met en jeu des glissements de l'un à l'autre, puisque le virus qui touche le téléphone affecte *in fine* les usagers eux-mêmes. Selon certaines versions, poussant à son comble l'ambiguïté entre le numérique et le biologique, le téléphone servirait simplement de vecteur au virus tueur. Au Pakistan, des usagers du téléphone portable, pensant être infectés par le virus, se rendent à l'hôpital pour recevoir un traitement. Cet imaginaire angoissé de la contamination virale au cœur de la rumeur n'est pas sans lien avec l'épidémie de grippe aviaire qui, après un premier épisode en 1997, réapparaît en Asie du Sud-Est en 2004, avant de se mondialiser au cours des deux années suivantes. Le lien est parfois direct : de manière frappante, plusieurs occurrences de la rumeur sont immédiatement consécutives à l'apparition de cas animaux ou humains de grippe aviaire dans le pays (voir Tableau). C'est au début de l'année 2007 que la corrélation apparaît le plus nettement, précisément au moment où la variante virale de la rumeur émerge et s'impose au niveau international.

	Grippe aviaire	Virus téléphonique tueur
Inde	Février 2006	Mars 2006
Pakistan	Février 2007	Avril 2007
Afghanistan	Mars 2007	Avril 2007
Ghana	Avril 2007	Fin avril 2007
Koweït	Avril 2007	Fin avril 2007

Tableau. Corrélation entre la grippe aviaire et la rumeur du virus téléphonique tueur

Tous les pays touchés par la grippe aviaire ne le sont cependant pas par la rumeur et, inversement, tous les pays touchés par la rumeur n'ont pas connu de cas de grippe aviaire dans les mois précédents. Le Cambodge, l'Indonésie et l'Égypte, par exemple, sont touchés

précocement et fortement par la grippe aviaire (en 2004 pour les deux premiers, en 2006 pour le troisième), mais tardivement par la rumeur (en 2008-2009). Si la corrélation entre l'épidémie de virus H5N1 et les occurrences du virus téléphonique tueur ne saurait être systématique, il est cependant clair que la menace fortement médiatisée de la grippe aviaire renforce la saillance cognitive de l'imaginaire de la contamination virale sur lequel fait fond la rumeur au même moment. Le passage du virus H5N1 au virus téléphonique repose en outre sur une transposition. Alors que la menace d'une transmission virale de l'animal à l'homme est au centre de l'épidémie de grippe aviaire (Keck, 2010), la rumeur suppose quant à elle une transmission virale d'un artefact à l'homme : le franchissement de la barrière d'espèces devient transgression de catégories ontologiques. Cette violation ontologique est néanmoins facilitée par le fait que les téléphones portables sont réellement affectés par des virus spécifiques. Les démentis officiels de la rumeur se focalisent alors précisément sur cette violation. Partout la rumeur suscite en effet des démentis de la part des opérateurs téléphoniques, mais aussi des autorités officielles : en Afghanistan, le Ministre de l'Intérieur lui-même vient démentir la rumeur à la télévision. Ces démentis officiels s'attachent à convaincre l'opinion publique de l'impossibilité du phénomène des numéros tueurs en réaffirmant la distinction de nature entre les êtres vivants et les artefacts, entre le biologique et le numérique : un virus numérique ne peut pas affecter un être vivant ; un appareil électronique ne peut pas transmettre un virus biologique. Ils s'efforcent ainsi, sans doute avec peu de succès, de saper le riche potentiel analogique de l'imaginaire de la contamination virale au principe de la rumeur.

### **Rumeur virale et chaîne de SMS**

Un dernier élément explique que la variante virale des numéros tueurs soit particulièrement bonne à penser : la thématique virale s'applique aussi bien au contenu de la rumeur qu'à son mode de diffusion. La rumeur raconte qu'un virus se propage par téléphone ; mais ce qui se propage sur le modèle de la contagion virale, c'est en réalité la rumeur elle-même. L'image du virus téléphonique renvoie en outre au canal de transmission privilégié de la rumeur. Si la macro-diffusion de la rumeur passe par sa médiatisation, la rumeur fait également l'objet d'une intense micro-diffusion par le bouche-à-oreille<sup>28</sup>. Cette transmission de proche en proche passe souvent par le téléphone portable, à travers le bouche-à-oreille

---

<sup>28</sup> L'opposition macro/micro renvoie à des modes de transmission distincts : les médias de masse permettent une transmission « *one-to-many* » (un émetteur, de nombreux destinataires virtuels), tandis le bouche-à-oreille suppose une transmission « *one-to-one* » (un émetteur, un seul ou quelques destinataires ciblés).

téléphonique, mais aussi l'envoi de SMS. Offrant un moyen facile, rapide et peu cher de transmettre un message, les SMS sont le médium de diffusion de la rumeur le plus fréquemment cité. Loin de la décourager, la rumeur aura donc eu pour conséquence de favoriser la communication téléphonique au sein du groupe d'interconnaissance, comme cela a été noté au Nigeria : « ironiquement, l'usage du téléphone portable est monté en flèche au moment de l'apparition de la rumeur, car les gens ont téléphoné et envoyé des SMS à leurs proches et à leurs amis pour les alerter du danger des "numéros tueurs" » (Smith, 2006, p. 496-497). Au Pakistan, certains avancent même que l'histoire des numéros tueurs aurait été inventée de toutes pièces par les opérateurs afin de pousser les gens à envoyer des SMS. Ce canal de transmission de la rumeur est la preuve que celle-ci ne témoigne pas d'une résistance à une innovation technologique d'origine étrangère, mais qu'elle est au contraire le signe de son adoption enthousiaste : elle est un sous-produit de l'engouement pour la téléphonie mobile.

La rumeur des numéros tueurs suppose un singulier redoublement : le téléphone portable est à la fois le vecteur de la menace et le médium par lequel les gens sont alertés de cette menace. Lorsque la presse parle de « rumeur du téléphone portable » (*cellphone rumour*), la formule désigne simultanément une rumeur à propos du téléphone et une rumeur transmise par téléphone. Ce redoublement donne parfois lieu à une condensation entre le contenu de la rumeur et son canal de transmission. Il y a normalement une distinction entre l'appel du numéro tueur (le contenu de la rumeur) et l'appel par un proche qui alerte du danger des mystérieux numéros (le canal de transmission de la rumeur). Certaines versions confondent cependant les deux appels : « Un usager du téléphone portable à Bhubaneswar [en Inde], qui tient à rester anonyme, nous a raconté qu'il a reçu lundi matin un appel émanant d'un numéro à onze chiffres. Son interlocuteur lui a conseillé d'éteindre son téléphone portable. "Mon interlocuteur m'a dit que si je continuais à recevoir des appels, je risquais de recevoir un virus pouvant faire exploser le téléphone. Quand j'ai essayé de rappeler, une voix préenregistrée m'a indiqué que le numéro n'était pas attribué. J'ai alors simplement éteint mon téléphone", nous a-t-il confié. »<sup>29</sup> Ce genre de version particulièrement ambiguë de la rumeur rapproche les numéros tueurs d'une menace téléphonique anonyme. Ce cadrage équivoque, typique des façons de penser la rumeur et d'en parler, crée un halo d'incertitude autour du phénomène, puisque l'on ne sait souvent plus trop à quel niveau se situent les discours à propos de l'affaire. Est-ce un virus ou bien une rumeur qui se propage par téléphone ? La menace que l'on dénonce vient-elle des mystérieux appels téléphoniques ou

---

<sup>29</sup> « "Devil" mobile phone calls spark panic in east India », *AFP*, 28 mars 2006.

bien de la rumeur qui affole les esprits et perturbe le secteur des télécommunications ? Et les acteurs occultes que l'on imagine derrière l'affaire sont-ils les correspondants qui se cachent derrière les appels anonymes ou bien les auteurs de trouble à l'origine de la rumeur<sup>30</sup> ?

Les mêmes ambiguïtés de cadrage se retrouvent à propos des SMS alertant de la menace des numéros tueurs. En Inde, la presse parle de « SMS tueurs », tandis qu'un journal nigérien évoque la « mort par SMS », comme si le message d'alerte constituait le danger lui-même. La condensation du médium et du message est définitivement accomplie en Indonésie et en Égypte, où ce sont des SMS anonymes qui sont censés tuer les usagers du téléphone portable. Les SMS d'alerte par lesquels la rumeur se transmet méritent que l'on s'arrête sur eux. Au Nigeria, ils sont rédigés de la façon suivante : « Ne répondez pas à un appel en provenance des numéros 111123999 et 08023119999 et n'appellez pas ces numéros. Rejetez immédiatement ces appels. Ils sont diaboliques et sataniques. Merci de transmettre ce message à vos proches. »<sup>31</sup> Le message est sensiblement le même en Inde en 2007 : « Ne répondez pas à un appel en provenance des numéros 9888308001, 9316048121, 9876266211, 9888854137 et 9876715587. Ces numéros apparaissent en ROUGE et provoquent une hémorragie cérébrale causée par une très haute fréquence. 27 personnes sont mortes en recevant un appel de ces numéros. Merci de transmettre ce message à vos parents et vos amis. »<sup>32</sup> Le même SMS, au mot près, circule encore trois ans plus tard en Inde, mais aussi au Sri Lanka, aux Maldives, au Kenya, en Tanzanie et au Soudan – détail qui confirme l'origine asiatique des occurrences est-africaines de la rumeur<sup>33</sup>. Une telle réplication à l'identique pendant plusieurs années et dans plusieurs pays n'est pas surprenante. La communication écrite numérique permet de retransmettre des copies conformes du message, ce qui contribue à le stabiliser davantage que s'il était uniquement communiqué par bouche-à-oreille. En outre, ces SMS d'alerte ont précisément pour objet d'inciter à leur propre retransmission. D'une part, un message alarmiste incite fortement son destinataire à le retransmettre par mesure de prudence. Il n'est pas nécessaire de croire fermement à la réalité de l'alerte, il suffit d'y prêter un minimum d'attention pour qu'il soit plus raisonnable de la communiquer à son réseau d'interconnaissance que de ne pas le faire. « Je ne crois pas en l'existence d'agents diaboliques qui suceraient le sang de leurs victimes par le biais du téléphone. Étant toutefois un homme prudent, j'ai soigneusement noté les deux numéros, juste au cas où », comme le

---

<sup>30</sup> L'anonymat fait lui aussi l'objet d'un redoublement dans le contenu de la rumeur (les appels anonymes) et dans son mode de diffusion (le registre du on-dit).

<sup>31</sup> « Anxiety over "satanic" GSM phone numbers », *op. cit.*

<sup>32</sup> « SMS scare grips town and around – Is it for real ? », *Daijiworld*, 21 juin 2007.

<sup>33</sup> Entre 2007 et 2010, il y a tout de même eu une erreur – insignifiante – de réplication : le 9888308001 est devenu le 7888308001.



confie un Nigérian<sup>34</sup>. D'autre part, le message d'alerte, comme tous les « messages en chaîne » du même type, contient une instruction explicite qui enjoint son destinataire à retransmettre le message à son répertoire de contacts : « Merci de transmettre ce message à vos proches ». Si le destinataire obéit à l'instruction de retransmission, le message connaît alors une diffusion exponentielle. Cette technique de chaîne pyramidale est fréquemment utilisée, notamment sur Internet, pour diffuser des canulars (*hoaxes*), dont bon nombre de fausses alertes au virus, ou même des tentatives d'escroquerie. Les courriels à vocation frauduleuse sont d'ailleurs une spécialité nigériane où ils sont connus sous le nom de « fraude 419 » (*419 scam*), d'après le numéro de l'article du code pénal qui sanctionne ce type de délit. Ces messages viraux, destinés à être répliqués à l'identique, parasitent aussi le téléphone portable : au Nigeria circule par exemple un faux SMS qui demande à son destinataire de le renvoyer à sept de ses contacts pour soi-disant bénéficier de crédit de communication gratuit. Ce n'est alors sans doute pas une coïncidence si la rumeur des numéros tueurs naît également au Nigeria. La rumeur des numéros tueurs, fausse alerte diffusée par chaîne de SMS, est en définitive un message fortement « contagieux », dans la mesure où il contient en lui-même les principes de sa propre retransmission.

## Conclusion

Revenons pour conclure sur les différents ingrédients qui font des numéros tueurs une rumeur si accrocheuse qu'elle a pu traverser deux continents en quelques années. Mettant l'accent sur deux caractéristiques techniques du téléphone portable, l'affichage du numéro entrant et le répertoire des contacts, la rumeur fait fond sur une inquiétude inhérente à la communication téléphonique et déjà exploitée par le cinéma d'épouvante : la menace des appels anonymes. En Afrique de l'Ouest où la rumeur fait son apparition, cette menace prend une signification sorcellaire : la technologie téléphonique qui permet de communiquer à distance avec un interlocuteur invisible correspond parfaitement au schéma de la sorcellerie. L'imaginaire sorcellaire constitue ainsi un attracteur culturel autour duquel la rumeur a pu cristalliser. La même inquiétude concernant la communication téléphonique se retrouve dans les versions asiatiques (mais aussi est-africaines) de la rumeur, sans pour autant qu'elle soit prioritairement formulée dans le langage de la sorcellerie. S'impose alors une nouvelle variante de la rumeur selon laquelle il s'agirait d'un virus téléphonique. Centrée sur le registre technologique, la version virale des numéros tueurs fait l'économie du recours à la magie. Le

---

<sup>34</sup> « The mobile phone saga », *op. cit.*

champ d'attraction de l'imaginaire viral est plus large que celui de la sorcellerie, davantage restreint à une niche culturelle précise. Un virus téléphonique représente un équivalent de la sorcellerie téléphonique plus acceptable et donc plus facilement et largement diffusable. La rumeur se trouve alors directement en phase avec trois foyers d'inquiétudes mondialement médiatisées : les risques du téléphone portable pour la santé, la prolifération des virus numériques, l'épidémie de grippe aviaire. Ces foyers d'inquiétudes globalisées, au carrefour du technologique et du biologique, constituent le terreau sur lequel la rumeur a pu prospérer. Un dernier ingrédient contribue au succès de la rumeur. L'imaginaire de la contagion virale s'applique aussi bien au contenu de la rumeur qu'à son mode de diffusion : passant à la fois par les médias, le bouche-à-oreille téléphonique et des chaînes de SMS, la rumeur contient en elle-même le principe de sa propre retransmission. C'est en ce sens que l'on pourrait dire que le virus, c'est la rumeur elle-même.

## BIBLIOGRAPHIE

- AGBU Jane-Frances, 2004, « From 'Koro' to GSM 'Killer Calls' Scare in Nigeria. A Psychological View », *CODESRIA Bulletin*, n° 3-4, p. 16-19.
- APPADURAI Arjun, 1996, *Modernity at large : cultural dimensions of globalization*, Minneapolis, University of Minnesota Press.
- BARENDREGT Bart et PERTIERRA Raul, 2008, « Supernatural mobile communication in the Philippines and Indonesia », *Handbook of Mobile Communications Studies*, J. Katz éd., Cambridge, MIT Press, p. 377-388.
- BONHOMME Julien, 2005, « Voir par-derrière. Sorcellerie, initiation et perception au Gabon », *Social Anthropology*, vol. 13, n° 3, p. 259-273.
- 2009, *Les Voleurs de sexe. Anthropologie d'une rumeur africaine*, Paris, Seuil.
- BURGESS Adam, 2004, *Cellular phones, public fears and a culture of précaution*, New York, Cambridge University Press.
- CAMPION-VINCENT Véronique et Jean-Bruno RENARD, 2002, *De source sûre. Nouvelles rumeurs d'aujourd'hui*, Paris, Payot.
- CHAUMEIL Jean-Pierre, 2000, *Voir, savoir, pouvoir. Le chamanisme chez les Yagua de l'Amazonie péruvienne*, Paris, Georg.
- DE BRUIJN Mirjam E., NYAMNJOH Francis B., BRINKMAN Inge éd., 2009, *Mobile phones: the new talking drums of everyday Africa*, Bamenda, Langaa Publishers.
- DONNER Jonathan, 2008, « The rules of beeping: exchanging messages via intentional 'missed calls' on mobile phones », *Journal of Computer-Mediated Communication*, vol. 13, n° 1, p. 1-22.
- GESCHIERE Peter, 1995, *Sorcellerie et politique en Afrique. La viande des autres*, Paris, Karthala.
- GOFFMAN Erving, 1971, *Relations in Public. Microstudies of the public order*, New York, Basic Books.
- HORST Heather et MILLER Daniel, 2006, *The cell phone: an anthropology of communication*, [New York, Berg](#).
- KECK Frédéric, 2010, « Une sentinelle sanitaire aux frontières du vivant », *Terrain*, n° 54, p. 27-41.
- LATTAS Andrew, 2000, « Telephones, Cameras and Technology in West New Britain cargo cults », *Oceania*, vol. 70, n° 4, p. 325-344.
- LICOPPE Christian, 2010 « Les apparitions médiatisées et leurs effets performatifs », *Réseaux*, n° 163, p. 131-162.
- MCINTOSH Janet, 2010, « Mobile phones and Mipoho's prophecy. The powers and dangers of flying language », *American Ethnologist*, vol. 37, n° 2, p. 337-353.
- MOORE Henrietta L., SANDERS Todd éd., 2001, *Magical Interpretations, Material Realities. Modernity, witchcraft and the occult in postcolonial Africa*, London, Routledge.
- OBADARE Ebenezer, 2006, « Playing Politics with the Mobile Phone in Nigeria: Civil Society, Big Business & the State », *Review of African Political Economy*, vol. 33, n° 107, p. 93-111.
- PELS Peter, 2003, « Magic and modernity », *Magic and modernity. Interfaces of revelation and concealment*, B. Meyer et P. Pels éd., Stanford, Stanford University Press, p. 1-38.

SCHEGLOFF Emanuel A., 1979, « Identification and Recognition in Telephone Conversation Openings », *Everyday Language: Studies in Ethnomethodology*, G. Psathas éd., New York, Irvington Pub., p. 23-78.

— 2002, « Beginnings in the Telephone », *Perpetual Contact: Mobile communication, private talk, public performance*, J.E. Katz et M. Aakhus éd., Cambridge, Cambridge University Press, p. 284-300.

SHIBUTANI Tamotsu, 1966, *Improvised News: A sociological study of Rumor*, New York, Bobbs-Merrill.

SLATER Don et KWAMI Janet, 2005, *Embeddedness and escape: internet and mobile use as poverty reduction strategies in Ghana* (ISRG Working Paper Series 4), Londres, Information Society Research Group.

SMITH Daniel Jordan, 2006, « Cell Phones, Social Inequality, and Contemporary Culture in Nigeria », *Canadian Journal of African Studies*, vol. 40, n° 3, p. 496-523.

SPERBER Dan, 1996, *La contagion des idées : théorie naturaliste de la culture*, Paris, Odile Jacob.

WEST Harry G. et SANDERS Todd éd., 2003, *Transparency and conspiracy. Ethnographies of suspicion in the new world order*, Durham, Duke University Press.

WHITE Luise, 2000, *Speaking with Vampires. Rumor and History in Colonial Africa*, Berkeley, University of California Press.